« Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » Ephésiens 4, 3.

EDITO

Ce numéro n'a pas d'autre ambition que de défricher partiellement certains épisodes de la vie du roi David.

Ce sont souvent les péchés de David qui nous parlent, le dénombrement (voir l'article sur la même page), son manque de surveillance de lui-même (voir l'article Piété et relâchement, p. 6).

C'est aussi sa confiance dans les difficultés qui nous encourage (L'affaire Absalom, p3).

Mais nous passons sous silence bien des épisodes et les magnifiques Psaumes 32 et 51 qui constituent de si puissants exemples de confession.

David est d'abord un homme, pourvu de nombreuses qualités (qui vont de celles de musicien à celle d'homme de guerre) : « il sait jouer, un homme fort et vaillant, et un homme de guerre, et qui a l'intelligence des choses, et un bel homme, et l'Eternel est avec lui » (1 Samuel 16, 18).

C'est aussi un homme dont les erreurs nous enseignent beaucoup sur le contrôle de soi et sur le chemin du retour vers Dieu (confession et restauration).

David n'est pas seulement un pécheur. C'est aussi un adorateur extraordinaire comme le montre de nombreux Psaumes.

Ce qui est encore édifiant chez David, c'est l'acceptation de ses limites. Il aurait aimé construire le temple de son Dieu. Celui-ci lui annonce que c'est Salomon qui le fera. Et David accepte et remercie Dieu (1 Chro 17, 16-27).

David est aussi un roi. Le deuxième. Avis aux monarchistes : rien ne nous permet de penser que Dieu cautionne la monarchie plus que la démocratie. Ce n'est pas Dieu qui propose un roi, mais le peuple qui le demande (1 sam. 8, 7-9). Du reste, à l'époque, il n'y a pas d'autre régime politique. Le régime politique voulu de Dieu pour Israël est la théocratie, c'est-à-dire un gouvernement mené par des hommes de foi, des patriarches, des guides, des juges... Le problème de la politique à l'époque actuelle est différent : Jésus distingue Eglise et politique et ne cautionne aucun type de régime (Matth. 22, 21).

David est enfin une image de Christ, dans les souffrances, dans le rejet (Psaumes 22, 69). Les difficultés de David parlent par avance de celles de Jésus. Parfois. Pas toujours. C'est pourquoi il faut lire avec prudence et en cherchant à dépendre du Saint Esprit dans notre lecture. Il est si facile d'aller trop loin dans les applications des Psaumes....

David dans l'aire d'Ornan

Lire 2 Samuel 24 et 1 Chroniques 21

La vie de David, « un homme selon le cœur de Dieu » (1 Sam.13.14) ne s'est pas déroulée comme un long fleuve tranquille. A plusieurs reprises cet homme a péché, semblable en cela à tout être humain puisque « tous ont péché » (Rom.3.23).

Mais, en 1 Chron.21, Satan incite David à effectuer un recensement en Israël, à dénombrer le peuple, ce qui n'est pas conforme à la pensée de Dieu. Il ne nous est pas clairement révélé pourquoi ce recensement est un péché. Plusieurs explications peuvent être avancées :

- 1- Dieu a ordonné lui-même et quand il le désirait un recensement. C'est le cas dans le livre des Nombres, le 2^{ème} mois de la 2^{ème} année après la sortie d'Egypte (Nb.1), puis 38 ans plus tard, à l'étape de Sittim, après la plaie de Baal-Péor (Nb.26). Il semble donc que l'initiative de ce travail revienne à Dieu seulement.
- 2- Dieu avait dit à Abraham que sa descendance serait innombrable, « comme les étoiles des cieux, comme le sable de la mer » (Gen.22.17). La foi n'avait donc pas à se préoccuper du nombre d'âmes composant le peuple d'Israël.
- 3- David a commencé sa carrière de roi avec quelques 400 hommes de troupe : « tout homme qui était dans la détresse et tout homme qui était dans les dettes, et tout homme qui avait de l'amertume dans l'âme » (1 Sam.22.2). N'était-il pas présomptueux pour David que de vouloir, à la fin de sa carrière de combattant, faire le compte des hommes qui composaient son armée ? Parce qu'il semble que ce soit là un des buts sinon le seul de ce dénombrement justement confié à son chef d'armée : Joab.

Joab, a judicieusement tenté de rappeler le roi à la raison et de le convaincre de renoncer à son projet : « pourquoi mon

Dans ce numéro 18

1- David dans l'aire d'Ornan	p.1-2
2- L'Affaire Absalom	p.3-5
3- Piété et relâchement de David	p. 5
4- Portrait : Naaman le Syrien	p. 6

seigneur cherche-t-il cela, pourquoi la culpabilité (la culpabilité, le tort) en viendrait-elle sur Israël ? » (1 Chron.21.3). Mais David ne l'écoute pas et ordonne le recensement.

Les conséquences sont immédiates. « Dieu frappa Israël ». Ici comme dans l'affaire de la conquête d'Aï en Josué 7, un seul homme a péché et tout le peuple est châtié.

N'est-ce pas solennel pour nous qui nous laissons si aisément envelopper par le péché (Héb.12.1) auquel nous succombons souvent ? Les conséquences ne sont pas seulement pour nous, mais aussi pour nos frères et pour l'Eglise tout entière, quoique Dieu « ne nous fasse pas selon nos péchés et ne nous rende pas selon notre iniquité » (Ps.103.10).

La conscience de David le reprend : « j'ai grandement péché... j'ai agi très follement » (1 Chron.21.8). Un prophète lui est envoyé, Gad, qui lui donne à choisir de la part de Dieu entre trois plaies :

-trois ans de famine,

-trois mois de chasse à l'homme contre le roi lui-même,

-trois jours de peste et les châtiments contre Israël par l'épée de l'Eternel.

Dans sa détresse David va choisir de tomber entre les mains de Dieu plutôt qu'entre celles des hommes, car dit-il, et il le sait par expérience, « ses compassions sont très grandes ».

Toute la beauté de ces chapitres est maintenant devant nos yeux et nos cœurs.

Tout d'abord, Dieu se repent du mal que subit Israël, son peuple, « et dit à l'ange qui détruisait : Assez ! », grâce infinie de notre Dieu ! capable de se repentir du juste châtiment qu'il se devait d'appliquer contre le péché.

Ensuite David, voyant « l'Ange de l'Eternel se tenant entre la terre et les cieux, ayant en sa main son épée nue étendue sur Jérusalem », implore la pitié divine pour le peuple et demande à être frappé lui-même : « c'est moi qui ai péché et qui ai mal agi ; mais ces brebis qu'ont-elles fait ? »

Nous entendons David qui aime son peuple, mais au-delà nous entendons aussi Christ, « fils de David », dans la première parole qu'il prononce sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23.34). Jésus Christ, homme parfait, sans péché, se substitue aux pécheurs en acceptant « d'être fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en lui » (2 Cor.5.21). L'antitpe dépasse mille fois le type, mais quelle scène et quelles paroles remarquables de David en cette occasion !

Enfin, l'Ange de l'Eternel demande à David de dresser un autel pour y sacrifier dans l'aire d'Ornan appelé aussi Arauna.

Ornan, propriétaire du lieu, veut tout donner à

David. Le terrain, les bœufs pour l'holocauste, les traîneaux à fouler pour le bois, le froment pour le gâteau. Mais David refuse catégoriquement : « je ne prendrai pas pour l'Eternel ce qui est à toi, pour offrir un holocauste qui ne coûte rien ».

David est un « vrai adorateur ». Il ne veut pas offrir à Dieu quelque chose qui ne vient pas de lui-même, quelque chose qui a été préparé par un autre. Il ne veut pas non plus offrir un sacrifice qui ne coûte rien.

Quelle traduction peut-on faire de ce bel exemple dans notre réalité chrétienne actuelle ?

D'abord qu'il nous est impossible d'offrir un sacrifice de louange si notre cœur demeure sec, indifférent quant à l'œuvre de Jésus Christ « qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ». Mais le sentiment de notre perte, du poids de nos fautes nous permet justement d'être constamment touchés par « la surabondante grâce de Dieu » qui « n'a pas épargné son propre fils » (Rom.8.32) pour faire de nous ses propres enfants.

Puis nos sacrifices de louanges ne peuvent pas être préparés par quelqu'un d'autre que nous-mêmes. Une partie de la chrétienté n'a pas vraiment saisi cela. L'Esprit Saint me dirige personnellement dans l'action de grâces et de louange. Et quand, lors d'un culte quelqu'un se lève, il ne peut être, s'il se place vraiment sous la direction du Saint Esprit, que la bouche de l'assemblée, étant le réceptacle de l'offrande spirituelle de tous.

Enfin, un sacrifice, comme le sens actuel du mot l'indique bien, doit coûter. Un sacrifice spirituel, agréable à Dieu ne s'offre pas selon la sagesse humaine. Il nécessite une réelle et volontaire dépendance de l'Esprit Saint, de la Parole de Dieu, et un abandon de soi, un renoncement de soi (« se renoncer soi-même » indiqué par le Christ en Luc 9.23 ou Marc 8.34) pour laisser l'Esprit Saint qui « sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu » (1 Cor.2.10) donner le sens et la substance de la louange. D'autre part, la simple évocation du prix payé par Dieu pour s'acquérir l'Eglise (Act.20.28) et du prix payé par Christ lui-même (Eph.5.25), est saisissante quand nous rapprochons David et Christ. David avait compris qu'un sacrifice sanglant, coûteux, pouvait seul arrêter la plaie contre Israël et sauver ce peuple. Christ s'est présenté comme victime parfaite sur la croix pour l'expiation de nos péchés.

Que d'intérêts actuels trouvons-nous à la lecture de ces chapitres !

ECRIVEZ-NOUS !

Le.lien@tiscali.fr

L'AFFAIRE ABSALOM

Bien sûr, pour saisir l'intérêt de ces quelques lignes, il n'est pas nécessaire de lire le récit si actuel et pourtant si ancien de la révolte d'Absalom contre David (2 Samuel 15-19). Mais, c'est mieux de l'avoir lu. En effet, nous ne ferons pas de paraphrase, mais nous sortirons directement quelques uns des enseignements de ces pages.

Contrairement au règne de Salomon, celui de David n'a pas été sans difficultés. Il est vrai que David est l'image de Jésus comme roi rejeté, tandis que Salomon représente notre Seigneur dans son autorité millénaire indiscutée. Mais la rébellion de son fils Absalom a été pour David particulièrement douloureuse. Notre objectif est d'en montrer toute l'actualité.

Absalom le séducteur

Fils de David, Absalom a une situation en vue et un physique qui inspire la sympathie. Du reste, lorsque Amnon viole leur sœur Tamar, Absalom en est outré au point de haïr son frère coupable. C'est un sentiment qui l'honore, si l'on juge de façon humaine. Ce qui l'honore moins, c'est la façon dont il agit. Par ruse, il assassine Amnon. C'est un peu la même histoire que dans le cas de Ruben et Lévi qui détruisent le peuple de Sichem parce que celui-ci avait couché avec Dina, leur sœur. Dieu n'a pas aimé le comportement de Lévi et Ruben, alors qu'aux yeux des hommes, ils n'avaient fait, comme Absalom que venger un déshonneur. Mais, même à cette époque-là, Dieu n'est pas un Dieu de violence et c'est à Lui seul qu'appartient la vengeance. Absalom, Lévi et Ruben agissent par ruse, or Dieu aime la droiture (« Le chemin du juste est la droiture » Esaïe 26, 7.), la franchise et déteste la dissimulation, a fortiori, ce qu'on appelle aujourd'hui la manipulation.

Et Absalom est un vrai manipulateur. Quand des Israélites

viennent voir David, il les contacte d'abord ou après pour les séduire en leur faisant miroiter des solutions que David ne voulait pas mettre en œuvre. C'est ainsi qu'il prépare son coup d'Etat.

Absalom dérobait les cœurs, c'est-à-dire qu'il exerçait sur les Israélites une influence séductrice. Ce qui doit attirer, c'est la vérité et l'amour¹, autrement dit Jésus se montrant chez mon frère. Or chez Absalom, il n'y a ni vérité (c'est un manipulateur), ni amour (il cherche sa satisfaction personnelle et non celle de ses frères).

Un conseiller brillant et un peuple apathique

Le peuple, dans sa majorité, suit Absalom lorsque celui-ci se rebelle contre le pouvoir légitime de David. Combien de fois l'autorité de ceux qui ont le caractère d'anciens a-t-elle été bafouée par ceux qui séduisent le peuple de Dieu ?

Il convient d'apporter ici quelques nuances et précisions. En effet, il y a une grande différence entre Akhitophel et les « simples » du verset 11 du chapitre 15.

Comme conseiller, le premier a une situation sur le devant de la scène. Ce qu'il dit a valeur d'oracle de Dieu « Le conseil que donnait Akhitophel, en ces jours-là, était comme si on se fût enquis de la parole de Dieu » (16, 23). Sa sagesse est reconnue et pourtant il met son don et sa personne au service d'Absalom. C'est là un mystère. Lui qui sait tant de choses, qui est si près de Dieu, se lance dans une entreprise mauvaise et vouée à l'échec. Mais ce mystère n'est pas nouveau : il a déjà été à l'œuvre

lorsque Satan, puis plusieurs autres anges se sont révoltés contre Dieu. La motivation de ces créatures a été l'orgueil (Ezéchiel 28, 17). Voilà l'explication. L'orgueil aveugle et fait commettre des forfaits incompréhensibles à ceux dont il est le moteur. Il ne fait aucun doute qu'Akhitophel savait l'issue d'une révolte contre David, l'oïnt de Dieu, mais comme Satan, l'orgueil lui cacha tant la réalité, qu'il s'engagea dans une cause perdue.

Les 200 hommes du chapitre 15, 11, suivent Absalom « dans leur simplicité, et ils ne savaient rien de l'affaire ». Voici des gens dont on peut penser a priori qu'ils n'ont aucune responsabilité dans le choix du camp de l'usurpateur. Ils constituent cette majorité silencieuse qui marche derrière le plus séduisant. Sont-ils pour autant innocents ? Certes pas. Dans la Parole, la simplicité quant au mal est valorisée, mais la simplicité au sens de l'ignorance volontaire ne l'est pas. Par exemple, lorsque la prostituée de Proverbes 7 choisit une proie, c'est un jeune homme « parmi les simples » (7, 7).

Parce qu'ils ne s'impliquent pas suffisamment, des chrétiens superficiels ne voient pas venir le danger, la flèche qui « transperce le foie » (7, 23). Dans notre affaire, le résultat est de 20000 morts (18, 7). Puisse cela faire réfléchir des chrétiens qui ne se poseraient pas trop de questions sur l'opportunité de suivre tel ou tel chemin.

Fuite, renoncement et confiance en Dieu

Lorsque David apprend la rébellion, il juge aussitôt la situation très grave. En effet, on lui rapporte :

« les cœurs des hommes d'Israël suivent Absalom » (15, 13). Il ne s'agit pas seulement d'une révolte spontanée : les cœurs sont en cause. C'est bien là le problème. L'intelligence peut toujours être éclairée, le cœur est le caractère le plus profond de l'individu, « car du cœur, on croit à justice » (Romains 10, 10). Si le cœur est atteint par le mal, le problème est profond et très grave.

Dans sa fuite, David n'a pas un comportement de combattant. Il pleure (15, 30) et il prie. Sa prière, du reste, n'est ni longue, ni compliquée : « Eternel, je te prie, rends vain le conseil d'Akhithophel » (v.31). Il sait qu'il a un ennemi de poids contre lequel, humainement, il n'a aucune chance. Il s'en remet dès lors complètement à Dieu.

Belle attitude de confiance qui devrait caractériser tous les chrétiens contraints d'abandonner un système religieux. Aucun groupe chrétien ne se rebelle ouvertement contre Dieu, comme dans le cas d'Absalom. La situation serait alors claire et le comportement des fidèles sans ambiguïté. Mais la dérive est toujours plus subtile, plus lente. Les vérités ne sont pas contredites. Elles ne sont plus mises en pratique, et insensiblement on adopte une démarche qui a « la forme de la piété mais en ayant renié la puissance » (2 Timothée 3, 5).

Une parole résume toute la confiance de David. Il la prononce au moment de quitter Jérusalem. C'est toujours une souffrance terrible que de quitter le lieu où, un temps, le Seigneur a mis la mémoire de son nom¹. Il dit : « Si je trouve grâce aux yeux de l'Eternel, alors il me ramènera [...] Et s'il dit ainsi : je ne prends point de plaisir en toi ; - me voici, qu'il fasse de moi ce qui sera bon à ses yeux » (16, 25-26). Il n'y a pas là la certitude de quelqu'un qui est persuadé que l'Eternel le ramènera à Jérusalem.

Le Caillou blanc

Elle est difficile la position de David lorsqu'il sort de Jérusalem. Mais ce qui le caractérise est le renoncement. Il renonce à son trône, à sa position, à son pouvoir, parce que l'usurpateur est là. Et ce renoncement se fait sans colère et sans haine. David abandonne la place et s'abandonne à Dieu. Puissions-nous dire, nous aussi, « qu'il fasse de moi ce qui sera bon à ses yeux ».

A aucun moment, David ne se demande s'il a l'approbation de Dieu en quittant Jérusalem. Cette quête de l'approbation préalable existe dans la Parole. En Jérémie 42, on voit des Israélites demander au prophète de s'enquérir auprès de Dieu du chemin à suivre (v.3). L'Eternel répond (v.15-16), mais ils ont déjà leur idée et refuse la réponse divine parce qu'elle ne va pas dans leur sens (43, 2). Au fond, que nous demande Dieu ? D'agir en conformité avec les lumières que nous avons et de nous engager dans un chemin pour lui. Non parce que le chemin nous plaît, mais parce que ce que nous savons de Jésus nous y amène naturellement. Cela veut-il dire qu'il y a plusieurs chemins de bénédiction ? Certainement. La vérité est unique, mais nous n'en avons perçu qu'une partie que nous sommes responsables de mettre en pratique.

Ici, prend sa force entière le passage de Jean 21, 22-23. Pierre s'interroge sur le chemin qu'un autre disciple suivait. Et Jésus lui répond : « Que t'importe ? Toi, suis-moi. ». Autrement dit, il y a des façons différentes de servir Dieu. Il s'agit de se comporter en conformité avec ce que l'on a reçu, en acceptant, le cas échéant, d'être éclairé. Alors la recherche préalable de l'approbation divine perd de son sens. Il faut agir et l'approbation, ce *caillou blanc* (Apoc. 2, 17), nous sera donné.

Quelques cas instructifs

Itthai le Guitthien est un cas intéressant. Il n'appartient pas au peuple de droit. Il est là par grâce puisque c'est un habitant de Gath, autrement dit un Philistin. Et lorsque David lui recommande de rentrer chez lui afin de ne pas avoir à subir les conséquences de sa fidélité au roi, il refuse tout net (15, 21). La fidélité envers Christ de ceux qui ont un fort sentiment de la grâce qui leur est faite est particulièrement solide. Le sentiment de la grâce est le moteur de la fidélité. Si nous voulons donc être fidèles, remettons-nous régulièrement en mémoire des passages comme Tite 3, 3-7.

Hushai l'Arkite, comme Akhimaats, Jonathan ou la femme de Bakhurim (17, 19) sont eux d'encourageants exemples de fidélité et de compassion. Quand la majorité du peuple prend fait et cause pour l'usurpateur, il reste tout de même des cœurs qui ont le souci de la vérité et s'engagent, parfois dans de modestes mais indispensables services. Eux aussi recevront un caillou blanc. Soyons de ceux-là.

Deux cas retiennent encore notre attention :

Shimhi, qui n'a pas accepté le remplacement de Saül par David, commence par insulter le roi en fuite et lui jeter des pierres (16, 6-10). Lorsque nous prenons des positions marquées, les vieilles querelles resurgissent, la chair s'exprime et profite de l'occasion pour montrer toute sa méchanceté. Faut-il alors répondre à l'insulte par la violence ? Non, faisons comme David disons : « Laissez-le, et qu'il maudisse » (16,11). Il y a là une attitude semblable à celle que nous enseigne notre Seigneur lorsqu'il dit que, frappés sur une joue, nous avons à tendre l'autre. Du reste, et contrairement à Abishai (Abishai, comme Joab et Ascaël était fils de Tséruïa. Ils sont tous les trois des images de la chair dans son caractère le plus vindicatif.), David pardonne à Shimhi (19, 22-23).

Mephibosheth, le boiteux, est un cas particulier. Petit-fils de Saül, il est un exemple puissant de ce qu'est la grâce, puisque, contrairement au reste de sa famille, il a la vie sauve au moment de l'accession de David au trône. Mieux, il a le droit de manger à la table du roi (2 Sam. 9, 1-13 ; Il est une image extraordinaire du chrétien, comme lui boiteux spirituellement, mais que, par grâce, Jésus invite à sa table. Et pourtant, lors de la révolte d'Absalom, il ne suit pas le roi. Lorsque Tsiba, serviteur de Méphibosheth, vient accuser son maître de trahison, les apparences sont contre Méphibosheth (16, 3). Mais le boiteux vient assurer David de son attachement (19, 26) et il est pardonné aussi. Reste qu'il est une image de ceux auxquels il a parfois été beaucoup donné, mais qui ne montrent pas toute la gratitude requise, et rechignent à « estimer très-haut en amour à cause de leur œuvre » les instruments humains de cette grâce. Au fond, n'attendons jamais l'approbation de nos frères et sœurs, le caillou blanc nous vient du Seigneur et non des hommes.

Dieu nous donne sa Parole pour notre instruction. La Parole est intemporelle, de sorte qu'elle peut nous parler aujourd'hui avec un texte écrit il y a des siècles. « Ecoutez, sourds ! » dit Esaïe 42, 18. Puissent ces quelques lignes ouvrir les yeux du peuple de Dieu au XXI^e siècle, encourager ceux qui souffrent pour le nom de Christ.

Saül, c'est le roi charnel,

David, c'est le roi rejeté, image de Christ à sa première venue sur terre

Salomon, c'est le roi glorieux, image de Christ à son apparition et durant son règne de 1000 ans.

David rejeté est plus proche de Dieu que David sur le trône

ATTENTION À LA DOUCEUR DES CHOSES !

Après Saül, la grâce de Dieu suscite David. David a été un homme très fidèle, mais il a eu une terrible défaillance. Malgré sa défaillance, Dieu dit de David qu'Il ne veut pas enlever la lampe de David, Son serviteur.

D'une façon générale, David était dans un très bon état. **Du temps de David, il n'y avait pas de hauts lieux**, fait bien remarquable. Le cœur de David était après l'arche de Dieu, **le cœur de David était avec Dieu**, avec l'Eternel. Il y a eu défaillance; mais, dans sa vie personnelle avec Dieu, David n'a sans doute pas eu son égal ; la vie personnelle qu'il avait avec Dieu, nous la lisons dans les Psaumes, psaumes extraordinaires. On trouverait difficilement des chrétiens, aujourd'hui, qui oseraient s'approprier les paroles de David ! Même s'il en était influencé, il n'avait pourtant pas le Saint Esprit habitant en lui (c'est le privilège des seuls chrétiens), et n'était pas membre du Corps de Christ.

David a connu les détresses, les difficultés; il a été chassé comme une perdrix sur les montagnes par Saül; sa vie a été dans sa main, combien de fois! Mais c'était là le David le plus heureux.

Une fois monté sur le trône, on voit la chair qui apparaît en lui ; nous ne pouvons pas supporter le triomphe ; la chair ne peut pas supporter le succès ; elle est ainsi faite. Voilà un enseignement permanent, une image fixée, de ce que vaut l'homme, et l'homme non pas rempli seulement de qualités naturelles - il en avait - mais un homme qui a la vie de Dieu. Il est impossible de trouver un homme de Dieu, dans ce monde, sans qu'il y ait en lui, avec la vie divine, la chair. David a convoité la femme d'un autre et a fait tuer son mari. Qu'un homme pieux ait pu faire cela nous révolte. Mais tel est le cas... Et sachons bien que nous ne valons pas mieux que lui !

Il y a eu un relâchement coupable suivi d'une restauration ; il fallait qu'il apprenne à se connaître et à connaître Dieu. Ce qu'il dit, dans ses dernières paroles, montre qu'il est heureux de fixer son regard, non sur lui-même, mais sur Dieu.

David était un homme pieux, dont le cœur bouillonnait pour Dieu - on peut le dire, puisque l'expression se trouve au Psaume 45 - et qui a honoré Dieu d'une façon qui nous fait honte. Mais Dieu montre que, dans son histoire, la chair a percé. Et pourquoi Dieu nous le dit-il ? Pour notre instruction, pour nous dire : attention ! Chacun à soi-même, attention toute la vie, et attention, en particulier, quand les circonstances nous paraissent heureuses; attention! Voilà un enseignement qui s'élève, une voix qui parle, par ce fait que la Parole de Dieu nous rapporte .

QUELQUES PORTRAITS 6 : Naaman, le Syrien

Naaman ou la faiblesse

Lorsque j'étais enfant, dans les écoles du dimanche, on lisait beaucoup, je ne sais si on le fait toujours, l'histoire de Naaman et de la petite servante (2 Rois 5). En privilégiant la petite servante. C'était une façon de donner une impression d'utilité aux petites filles. Et je crois que c'était bon. Mais Naaman, en lui-même, est intéressant.

1- Un homme faible

C'est un homme puissant, un Syrien, mais aussi un lépreux. Cette lèpre, c'est l'image même de la fragilité humaine. Incurable (à l'époque), elle évoque l'action d'un péché rongeur et visible qui progresse inexorablement (cf. Lévitique 13). Un mal contre lequel il n'y a rien à faire et qui en outre, contagieux, réclame une exclusion de la communauté. Y a-t-il plus claire image de l'impuissance humaine ? Ce "grand homme devant son seigneur, et considéré" (2 R. 5, 1) était incapable de se libérer de la lèpre, comme l'homme, quelle que soit sa puissance ou sa richesse, est incapable de se libérer du péché.

Ils sont nombreux dans la Parole, ceux qui se sentent incapables de s'en sortir tout seuls. Le meilleur exemple semble être celui de l'infirme de Béthesda (Jean 5, 1-9), incapable de se jeter dans le réservoir au moment de l'agitation salvatrice des eaux, mais que Jésus guérit, comme en disant : *tu avoues ton impuissance, sois donc guéri.*

Mais Naaman, lui, a du mal à admettre son incapacité. Même si on ne le voit pas discuter le recours à Elisée proposé par une servante israélite, on le voit se mettre en colère devant la façon d'administrer le remède (7 immersions dans le Jourdain, v. 10) : "L'Abana et le Parpar, [dit-il] rivières de Damas, ne sont-elles pas meilleures que toutes les eaux d'Israël ?" (5, 12). Accepter son impuissance, a fortiori quand on est riche et puissant, n'est pas chose facile. Mais tant que cela n'est pas admis, il n'y a ni guérison, ni salut. Je ne peux rien faire d'autre que croire. Jésus a tout fait pour moi et mon salut s'est réalisé en dehors de moi.

Mais aussitôt qu'il accepte ce remède humiliant (son entourage y est pour beaucoup), il est guéri et reconnaît le Dieu d'Israël comme

le seul. Pourtant, il n'en a pas fini avec sa faiblesse.

2- Un témoignage sans valeur

Naaman guéri a compris beaucoup de choses, en particulier qu'il y a un terrain particulier sur lequel rencontrer Dieu. C'est pourquoi, il emporte de la terre d'Israël dans son pays (v.17). Ce terrain est le même que le lieu qu'Esdras redécouvre en Esdras 3, 3, un emplacement matériel qui illustre ce que la Parole appelle aujourd'hui pour le chrétien la table du Seigneur, lieu spirituel où Jésus tient la première place (1 cor. 10, 21, Matth. 18, 20).

Fort d'une telle compréhension de la pensée divine, Naaman devrait, pourrait-on penser, s'engager dans un témoignage actif en faveur du Dieu qui l'a guéri. Eh bien non ! Il demande le pardon par avance de ses prosternations dans la maison du dieu Rimmon. Il n'a pas l'intention de changer ses habitudes et il envisage, sans plaisir il est vrai, de continuer à collaborer avec son seigneur, y compris dans la vie religieuse païenne de celui-ci. La force lui manque. Il ne témoignera pas. Tout au moins pas ouvertement. Et Elisée, devant cet aveu de faiblesse, ne lui fait pas de reproche : "Va en paix." (5, 19).

Cette concession du prophète de la grâce que fut souvent Elisée est à prendre avec précaution. Elle n'est en aucune façon une caution pour le manque de courage. Pensons à tous ceux qui sont sortis de divers milieux chrétiens pour la gloire de Dieu et par obéissance. Ce qui était valable pour un Syrien, ne l'aurait pas été pour un Israélite. Dieu nous demande des engagements différents selon ce que nous avons compris de sa Parole. Gardons-nous de juger le comportement de nos frères et sœurs sur ces sujets.

Naaman n'est donc pas un exemple à imiter. Il met longtemps à croire et son témoignage est nul.

Il n'est pas un modèle. Mais comme il est humain, comme il nous ressemble ! Il connaît le salut et le principe du culte, mais il s'en tient là. Comme il nous ressemble encore une fois ! A nous non plus, en pareil cas, Dieu "ne fait pas de reproches" (Jacques 1, 5). Puisse cette analogie constituer non une excuse pour mener une vie spirituelle fade, mais une motivation pour produire un vrai engagement pour Christ.